

QUEL «CENTRE» POUR L'EUROPE CENTRALE? CONSIDÉRATIONS D'ORDRE CULTUREL SUR LE PRÉSENT-PASSÉ DE LA CENTRE-EUROPÉITÉ

Deliana VASILIU*

Réalité, utopie, rêve, cauchemar, nostalgie...? Nous nous risquons de l'avancer d'entrée de jeu et en un mot avec Danilo Kiš: «libre à chacun de voir dans l'Europe Centrale ce qu'il *veut* y voir». [3:280] Et, conviendrait-il peut-être d'ajouter, ce que chacun *peut* y voir. Car tous ceux qui se sont égarés dans le dédale de l'aréal n'en sont sortis que pour mieux en souligner les contours de «représentation à géométrie variable» [6: 3], modifiés à loisir, suivant les sujets, les moments et les lieux – toujours autres - du discours. En ce sens et pour alerter sur les enjeux incontournables de la problématique, il serait sans doute utile de ne pas se laisser leurrés par telles «cécités» ou telles «amnésies» plus ou moins assumées, plus ou moins coupables en la matière. Puisque, interrogées au bon endroit, elles se sont toutes avérées – et pour cause – très «voyantes» et très «parlantes».

Cela étant et pour ce qui concerne les partis pris du présent travail, il s'imposerait de faire quelques précisions. Sans être du tout rhétorique, la question du titre a cependant – mieux vaut le dire d'emblée - peu de chances de trouver une réponse claire et satisfaisante dans le cadre qui est le nôtre. Nous admettons donc avec toutes les parties prenantes que, comme le terme analysé, l'Europe Centrale, semble à plus d'un plutôt un «concept» qu'une «réalité», un lieu de mémoire donc, sinon carrément un fruit – empoisonné, dirait-on volontiers par moments - de l'imagination, le terrain sur lequel nous nous avançons est mouvant. Par voie de conséquence, les précautions sont de mise.

Voilà pourquoi notre travail profitera du dialogue existant jusqu'à ce jour entre les chercheurs du phénomène – et la bibliographie en est immense, historiens, analystes politiques, sociologues, littéraires, universitaires ou personnalités culturelles pour la plupart s'étant penchés sur l'«utopie» en question – pour en faire un argument d'autorité.

Nous nous proposons pourtant moins de

trancher dans ce débat que de nous en servir et le relancer un peu autrement. En effet, la question qui fait figure d'exergue est en fait double. Autrement dit, et dans tous les sens, une question sur la **centre-européité**.

Quelle Europe Centrale?

Dans les débats en question, *L'Europe Centrale* se le dispute souvent à *l'Autre Europe*, mais aussi d'un air quelque peu nostalgique et/ou partisan à *La Mitteleuropa*, à *l'Europe du Milieu*, à *l'Europe Médiane* ou aux vocables plus généraux et parfois composites tels *l'Europe du Centre-Est* ou *l'Europe Centrale et Orientale* pour se résigner à être simplement *l'Europe de l'Est*. Voilà autant d'appellations s'efforçant ces deux derniers cents ans de coiffer un territoire à quelques différences près le même dans son noyau et dans son esprit, mais toujours autre suivant les visées. Une seule certitude géopolitique dans ce relativisme déconcertant: la zone en question s'est toujours située «quelque part» **entre** les deux extrémités du continent: **entre** l'Est et l'Ouest de l'Europe, points cardinaux, mais aussi, tour à tour, empires, pouvoirs ou sphères d'influences dont les rapports lui ont permis (ou non!) de se définir, de se reconnaître.

Inutile, pour ce qui nous intéresse ici, de remonter le fil des temps et voir, analyser ou interpréter les aléas de son histoire tumultueuse. L'intérêt dont elle a fait l'objet dans l'après-guerre, les prises de position de tous les bords à son sujet, de ses partisans comme de ses détracteurs, aussi bien à l'Est, à l'Ouest qu'ailleurs, suffisent amplement pour nous parler en premier lieu d'un sentiment d'inquiétude, d'insécurité et de frustration. Qu'en est-il au juste?

En 1945, en 1968, en 1980 ou bien en 1989, autour de ce dernier très important tournant dans son histoire, le «fantôme» de l'Europe Centrale hante à

* *Maître de conférences, Département des Langues Romanes et de Communication en Affaires, ASE, Bucarest*

nouveau les esprits. Les enjeux sont immenses. Il y va – et ce n'est pas pour la première fois – de son existence même. L'échec des idéologies à honorer les promesses d'une existence rationalisée aussi bien que l'urgence de comprendre ne manquent pas de convoquer une fois de plus autour de la même table la réalité et l'imagination. «Le mythe de l'Europe Centrale est le fruit de la conjonction entre quelques besoins urgents et les projections dans l'imaginaire des utopies impériales». [10: 331] Personne n'y échappe. Ni les plus notoires créateurs d'«utopies négatives» de la région, tels Cioran, Gombrowicz ou Witkiewicz, ni les inconditionnels de l'Europe Centrale, ses défenseurs et nostalgiques, pour parler des auteurs des «utopies positives» signées Eliade, Milosz, Konràd, Kiš ou Kundera. Même pas les théoriciens d'hier et d'aujourd'hui du phénomène, chercheurs plutôt nostalgiques, réunis dans les années 80 soit dans des groupes d'études à Nancy («Groupe de Recherches sur l'Europe Centrale»), soit autour de périodiques spécialisés américains ou canadiens («Daedalus» ou «Cross Currents. A Yearbook of Central European Culture») ou, une décennie plus tard, à Timisoara (la Fondation «A Treia Europa») ou à Budapest (l'Université Centre-Européenne). Seules quelques voix, celles d'un Tony Judt, Timothy Garton Ash, Jacques Le Rider, Vladimir Tismaneanu, Claudio Magris ou Virgil Nemoianu, par exemple, pour citer aussi quelques noms «indépendants», parviennent tant bien que mal à se détacher de cet *air de famille*, mélange de nostalgie et de frustration, porteur d'un message dont l'emblème reste *l'ambivalence*. **Entre** la tolérance (une certaine retenue, une certaine stratégie de l'entente, un certain sens de l'ordre, l'intérêt désintéressé porté à l'autre) et les perpétuelles tensions (conflits et attentats interethniques, antisémitisme), une sorte de *no man's land*, que tout le monde revendique, semble livré au jeu de la mémoire et de l'oubli. Et pour cause. D'une manière ou d'une autre, tous ceux qui se sont intéressés à l'Europe Centrale et en ont écrit sont issus du même espace, ont respiré le même air, s'en sont imprégnés et continuent de l'exhiber à travers toute l'Europe, à travers tout le monde.

En effet, par delà les enjeux politiques qui forment la trame de ces discours, par delà l'histoire et la géographie qui restent discutées et discutables, c'est toujours l'émotionnel qui pointe pour parler de «la tragédie de l'Europe Centrale», de sa «pensée captive», de ces «pays romantiques». Dans une sorte de logique de l'intervalle, de l'entre-deux, «nous sommes une aventure, une alliance culturelle, un ordre littéraire, champions de l'ambivalence,

problématiques par définition professionnelle, plutôt poètes qu'activistes. En fin de compte, l'Europe Centrale – finit-on par avouer – n'est qu'un rêve.» [4: 270]

Quel «Centre»?

Ce dont ils rêvent n'a pas de nom précis et pourtant tous ceux dont on parle vivent ou au moins comprennent la nostalgie née dans «cette partie de l'Europe située géographiquement au Centre, culturellement à l'Ouest et politiquement à l'Est». [5: 222] Ce sont les voix des périphéries, rêvant de l'éclat impérial révolu à jamais et subissant en même temps le complexe et le poids du Centre, avec tout son cortège de frustrations, de sentiments d'infériorité et d'abandon. Du coup, le besoin de défendre les aires marginales de cette entité déjà assez floue contre tous les «Centres», quels qu'ils soient, où qu'ils soient: plus à l'Ouest, en tant que signes avant-coureurs du mode de vie américain, donc Berlin, Paris, Londres, ou plus à l'Est, l'incontournable Moscou.

Les tentatives de définir cet espace ou ce «concept» aboutissent inévitablement à une seule et même question: «Qui sommes-nous?» C'est une interrogation sur l'appartenance, qui témoigne d'une **quête identitaire** toujours recommencée dans cette partie du monde. Il est vrai que les fluctuations des frontières politiques sont un cadre propice aux perpétuelles crises d'identité. Aussi bien au niveau individuel qu'au niveau du groupe. Rappelons en ce sens et à titre d'exemple le constat ahurissant fait par des populations entières dans l'espace centre-européen, populations dont la vie n'a été qu'une longue traversée de ce que l'on appelle «identités mouvantes» [2: 146], où chaque génération est déjà un «ex- quelque chose» avant de pouvoir être tout simplement «quelque chose».

À partir de pareilles défaillances – facilement assimilables parfois à des crimes du politique et de l'idéologique -, ce monde identitaire, devenu par endroits hallucinant, a petit à petit été amené à renforcer plus que de coutume **la conjonction histoire-mythe** qui le fonde habituellement et à y asseoir son **identité culturelle**. Les éléments subjectifs, présents sous forme de représentations sociales communes, éléments faits de vécus, images, stéréotypes, symboles, mentalités et contextes politiques souvent semblables, viennent ainsi s'ajouter à des facteurs objectifs distincts, sinon divergents. Ces derniers, tels l'histoire antérieure, l'origine, à côté des traditions, langues et religions déjà existantes elles aussi, participent eux aussi à la

création d'une identité supranationale dont les membres sont simultanément majoritaires, en tant que Centre-Européens, et minoritaires parmi les autres minorités. Dans un tel monde des différences et similitudes, où le mot d'ordre est la variété et la cohabitation, le noyau dur identitaire – son «Centre» imaginaire, foyer de convergence et de rayonnement doué de forces dynamisantes – ne peut être que de l'ordre du culturel. **La culture** – au sens de «culte des valeurs» [9: 545] – s'y confond avec **l'identité**. Pareillement au Centre politique et administratif révolu qui continuait à vivre par son «esprit» – il suffit de se rappeler en ce sens le polycentrisme centre-européen du début du XXe, la prolifération des «petits centres» imitant en tout la métropole défunte -, ce nouveau «Centre» imaginaire est à comprendre selon les dires de Pascal citant à propos de la divinité Hermès Trismégiste: «Dieu est une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part». [11: 156]

Pour ce qui est de cette «centralité» diffuse à notre époque, on serait conforté par les mots, souvent pathétiques, il est vrai, du même Milan Kundera pour qui «L'Europe Centrale n'est pas un Etat: c'est une culture ou un destin.» [5: 228] En effet, à part le fonds spirituel archaïque - commun d'ailleurs à toute l'Europe, puisque ancré dans l'esprit grec, la romanité et la chrétienté -, trois sont à notre sens les pivots restants sur lesquels repose et dont dépend aujourd'hui **le profil culturel de l'Europe Centrale**, cette «zone incertaine de petites nations situées entre la Russie et l'Allemagne». [5: 230] Nous en nommerons ici deux. D'une part, un certain découpage de la réalité, responsable des mentalités issues, par delà ledit fonds commun, de toutes les expériences familières à ces «petits pays» depuis le début de la modernité jusqu'à la traversée du désert communiste. Nous aurons l'occasion d'en reparler. Et, de l'autre, façonnant l'individu et le social, imprimant son cachet à la centre-européité, ce que Virgil Nemoianu décrit et appelle «l'éthos de l'instruction». [8: 168]

Fruit des Lumières, du Romantisme et du style Biedermeier, comme le démontre exemples à l'appui ce très sérieux chercheur de l'univers mental et intellectuel de la région, «l'éthos de l'instruction», présent aussi ailleurs, y gagne pourtant, sous une forme ou une autre, toutes les classes et toutes les ethnies. Il fait en cela pendant à l'éthique protestante et puritaine du travail, dominante dans l'autre partie de l'Europe, chez l'Autre. Parmi ses «images», ayant modelé la mémoire collective et meublé l'imaginaire social et culturel de l'Europe Centrale, rappelons ici le

«topos idyllique» [8: 189] du Centre-Européen (auto)caractérisé par une certaine mesure, sérénité et harmonie, le «modèle fédéraliste» dont les enseignements sont souvent mis en avant au besoin, mais surtout le «didacticisme», cette propension à joindre l'utile à l'agréable, origine et/ou aboutissement du sens spécial des Centre-Européens pour une certaine beauté qui respire «la présence immanente de la culture», cet équilibre fragile entre «le pathos ironique et les envolées lyriques». [3: 289] Sous le signe de «l'éternelle ambivalence», les écrivains de la région – pour lesquels le *K* de Kafka n'en serait, selon Danilo Kiš, que l'emblème généralisable -, y retrouvent cette «conscience de la forme» en tant que «choix», quête de points d'appui à opposer «au désordre, ou au barbarisme et à l'irrationnel des instincts». [3: 291]

C'est sans doute dans ce même éthos que nous pourrions retrouver le point d'inflexion du **rôle symbolique de l'intelligentsia**, un rôle à part dans cette partie de l'Europe à tous les moments importants de sa modernité. Le cas des Roumains, par exemple, analysé à côté de l'expérience similaire-différente vécue par les Tchèques, Polonais, Hongrois, etc., dans un récent volume d'études centre-européennes, révèle entre autres la présence et l'importance des mêmes mythes historiques et culturels soutenus par les élites de la région contre la menace de dissolution identitaire dans une Europe des sphères d'influence. Mais aussi le risque par trop bien connu de les voir tourner en **stéréotypes**, véritable «barrage à la communication authentique» [9: 543], source d'isolement et de méconnaissance, voire de graves déformations. Partagés entre leur rôle de «conscience/âme du peuple/de la nation» - à même de conserver l'identité nationale en danger - et «l'éthos démocratique consubstantiel» [9: 538], à d'autres moments, à la même identité, les intellectuels de l'Europe du Centre-Est ont toujours eu du mal à digérer les leçons de l'histoire en tant que telle. D'une part, pour nous référer aux seuls Roumains et rappeler un seul aspect du problème, «le surinvestissement» de notre identité latine ayant conduit au XIXe siècle aux excès appauvrissants que l'on connaît, et, de l'autre, la cause même de ces débordements, c'est-à-dire la peur de «l'oubli», d'être ignorés, regardés comme *outsiders*, sentiment de nature à engendrer toujours des réactions ambivalentes, sinon carrément anxieuses de rejet de l'autre et repli dangereux sur soi. Or, les **leçons de l'histoire politique** devraient se conjuguer avec les **enseignements de l'histoire symbolique** et nous aider à l'heure présente à voir avant tout dans

l'argument de la latinité européenne des Roumains, dans notre exemple, un désir – aussi bien «projectif que compensatoire» [1: 502] - de dépasser le sentiment ambigu d'une certaine marginalité et marquer notre appartenance à un «Centre».

Ex-ister

Il va sans dire que tous les discours sur «la centralité» de l'Europe Centrale relèvent d'une seule et même quête identitaire. Si «exister» signifie en fait **ex-ister**, c'est-à-dire «exister au regard de ceux que nous aimons», pour reprendre les mots de Milan Kundera [5: 235], le regard de l'Autre sur l'Europe Centrale est toujours venu de l'Ouest. Tour à tour trouble, attentif, glauque, endormi, envieux ou condescendant, voire aveuglé en 1945, l'œil occidental a remis et remet encore en cause l'existence même - historique et symbolique - de cette terre-esprit de l'entre-deux.

Si longtemps le Rhin et le Danube se sont disputé une Mitteleuropa devenue sur sa fin symbole d'une harmonie fragile, mais possible, d'une coexistence tolérante, bref, une «hinternationale œcuménique» [7: 82], il est peut-être temps de se demander aujourd'hui non pas ce qu'il en reste –

dans la réalité, mais plutôt ce qu'elle devient – dans l'ordre du «rêve» donc. Son emblème de «concept culturel» lui a d'ailleurs déjà valu maintes fois auparavant des réflexions mi-amères, mi-ironiques telle celle d'un Kundera déplorant le moment '45 lorsque l'Europe aurait "perdu" - sans s'en rendre compte, ajoute non sans malice D. Kiș, sa «Maison de Culture»: l'Europe Centrale. L'avertissement est de taille et remonte à l'époque antérieure à la chute du communisme, lorsque «l'esprit» et «la mémoire» centre-européens tâchaient de réveiller la culpabilité d'un Ouest plutôt endormi. Et aujourd'hui ?

La réponse partielle et provisoire apportée par le présent travail pourrait s'entrevoir condensée dans une inflexion. À force de focaliser l'imaginaire identitaire de l'Europe Centrale, nous avons été souvent amenés à élargir par cercles concentriques toujours plus larges le point de mire vers l'Europe Centrale et Orientale, pour finir par nous retrouver à la porte de l'imaginaire identitaire de l'Europe même. Autrement dit, s'interroger sur **le présent-passé de l'Europe Centrale** – notre intention de départ – pourrait servir à s'interroger sur **le présent-futur de l'Europe**. Ce serait peut-être «la leçon» de l'Europe Centrale à l'intention de l'Europe même, à approfondir en une autre occasion.

RÉFÉRENCES

1. **Bordei-Boca Ramona**, «La latinité – repère identitaire roumain» in *Mythes et symboles politiques en Europe Centrale*, sous la direction de C. Delsol, M. Maslowski, J. Nowicki, PUF, Paris, 2002
2. **Colțescu Gabriela**, «Central-europenitatea» în *A Treia Europă*, no. 2, Polirom, 1998
3. **Kiș Danilo**, «Variațiuni pe tema Europei Centrale» în *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopii*. antologie coordonată de A. Babeti și C. Ungureanu, Polirom, 1997
4. **Konrád Georg**, «Mai visează cineva la Europa Centrală?» în *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopii*, éd. cit.
5. **Kundera Milan**, «Tragedia Europei Centrale» în *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopii*, éd. cit.
6. **Le Rider Jacques**, *La Mitteleuropa*, PUF, Paris, 1994
7. **Magris Claudio**, «Mitteleuropa «hinternățională» sau total germană» în *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopii*, éd. cit.
8. **Nemoianu Virgil**, «Cazul etosului central-european» în *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopii*, éd. cit.
9. **Nowicki Johanna**, «Familiér/étranger» in *Mythes et symboles politiques en Europe Centrale*, éd. cit.
10. **Ungureanu Cornel**, «Europa Centrală și Europa periferiilor. Posfață.» în *Europa Centrală. Nevroze, dileme, utopii*, éd. cit.
11. *** *Dictionnaire des symboles* (sous la direction de J. Chevalier), R. Laffont, 2000